Écrire l'histoire

Histoire, Littérature, Esthétique

8 | 2011

Ailleurs (2)

La sensation de l'histoire

Françoise Asso

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/560>

DOI : 10.4000/elh.560

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 11 octobre 2011

Pagination : 119-123

ISBN : 978-2-35698-025-0

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Françoise Asso, « La sensation de l'histoire », *Écrire l'histoire* [En ligne], 8 | 2011, mis en ligne le 11 octobre 2014, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/560> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.560>

Tous droits réservés

La sensation de l'histoire

COMME POUR BEAUCOUP D'ENFANTS, du moins je le suppose, l'histoire était pour moi une partie d'une discipline étrange, la seule qui était à deux têtes, « histoire-géographie ». Plus tard, il y eut « physique-chimie », mais c'était plus tard, et peut-être plus vraiment l'enfance : on décomposait plus facilement les ensembles déraisonnables, et celui-ci l'était également avec ces deux matières qui n'avaient rien de commun elles non plus (on disait « matières » à l'époque : j'imagine que l'on dit aujourd'hui « disciplines » dès le collège, ce qui fait plus sérieux), sauf un professeur et, en ce qui me concerne, des notes généralement assez pitoyables ici et là. Mon premier professeur de physique-chimie nous aidait d'ailleurs à considérer que cet ensemble composite était également homogène en portant une même blouse blanche pour faire les cours de physique et pour faire les cours et les expériences de chimie (moins d'expériences que de cours, dans mon souvenir, mais celles-ci étaient sans doute essentielles, comme nous le rappelait la blouse blanche). Même si l'habitude était déjà prise de préférer une chose à une autre, ou plus

précisément contre une autre – exercice indispensable quand on est à l'école –, il s'agissait moins, en fait, d'un ensemble à deux têtes que de deux matières ou disciplines que je considérais, pour ma part, comme absolument différentes et bizarrement liées entre elles par le professeur, autrement dit par la blouse blanche. Ce qui me paraissait absurde, comme tant d'autres choses, et sans grande importance.

C'était une autre affaire pour l'histoire-géographie, que l'on pouvait d'ailleurs, heureusement, désigner comme « histoire *et* géographie », ce qui ne se faisait pas pour l'autre matière monstrueuse. Évidemment, ça change tout. J'aimais l'histoire, pas du tout la géographie. J'aimais celle-là un peu contre celle-ci, mais pas uniquement. Je l'aurais aimée même seule, même si, au lieu d'un professeur d'histoire-géographie, nous en avions eu deux, un pour l'exaltante histoire, l'autre pour l'ennuyeuse géographie, même si nous avions eu, en fin d'année, un prix d'histoire distinct du prix de géographie. D'ailleurs, si le professeur était le même, il ne portait ni vêtement ni accessoire qui pût indiquer que les deux matières

se confondaient en lui, et mes notes ne permettaient pas non plus de les confondre : souvent très bonnes d'un côté, toujours nullissimes de l'autre.

J'aimais l'histoire, donc, mais je ne suis pas sûre, à dire vrai, que c'était bien la discipline enseignée que j'aimais : je crois que ce qui m'enchantait, c'était d'entendre parler de ce que je connaissais déjà par les histoires lues, autrement dit par les romans. Romans dits justement « historiques » d'Alexandre Dumas – mais plus largement romans. Et, à partir de là, tout se brouille, et définitivement. Car, pour ce qui est de l'enfance, je ne crois pas avoir jamais rencontré l'Histoire en tant qu'elle se distinguait des histoires. Si bien que, d'abord aimée par les romans et comme eux, elle s'est rapidement confondue, le roman aidant, avec le politique (d'où le bénéfice secondaire d'un gain de temps) ; et le passé avec le présent (celui de l'écrivain, mais aussi parfois le mien) ; et les événements historiques avec les images, les émotions et les formidables complications qu'ils produisent, voire qu'ils deviennent, dans les romans.

À tel point qu'il m'est impossible d'envisager qu'il en soit autrement : je crois (j'imagine, à dire vrai, et je le sais bien) que tous les enfants aiment l'Histoire et qu'ils la confondent forcément avec les histoires. Cela suppose que l'histoire soit toujours autre chose que de « sèches et rebutantes no-

menclatures de faits ¹ » – ce qu'elle peut être, bien entendu, comme matière enseignée à l'école, et qu'elle ne peut plus être, même à l'école, si l'on a eu la chance de lire Alexandre Dumas. On a alors, à « apprendre l'histoire », le même genre de plaisir qu'à lire un roman historique : le plaisir que l'on a lorsque le jeune Gilbert rencontre Rousseau, qu'il ne reconnaît pas d'abord, lequel Rousseau lui *dit* une phrase des *Réveries du promeneur solitaire* ², celui que l'on a lorsque Cagliostro désigne au même Gilbert, quelque vingt ans plus tard, un petit lieutenant corse aux cheveux plats, qui ne s'appelle encore que Bonaparte mais s'appellera un jour Napoléon ³ ; ce plaisir-là, qui est le ravissement d'une rencontre, justement (ici, celle de la fiction et de la réalité historique), on peut, en cours d'histoire, se le procurer tout seul et comme naturellement, en rendant plus joyeux, grâce à d'Artagnan, le règne de Louis XIII et la régence d'Anne d'Autriche, plus terrible et plus significatif (grâce au même d'Artagnan mais aussi à Fouquet, Colbert et quelques autres tels qu'on les connaît par ailleurs, c'est-à-dire par le roman), celui de Louis XIV ; et, à peine distinct de ce plaisir-là, on a celui de comprendre et de ressentir, ce qui n'est pas rien. L'enfant, en somme, est comme le peuple, à qui, selon Michelet, Dumas a plus appris d'histoire que tous les historiens réunis.

1. Honoré de Balzac, « Avant-propos » à *La Comédie humaine*, édit. Pierre-Georges Castex, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), t. I, 1999, p. 9.
2. Alexandre Dumas, *Mémoires d'un médecin*, Robert Laffont (Bouquins), 1990, t. I, *Joseph Balsamo*, chap. XLIII, p. 402.
3. *Ibid.*, t. III, *La Comtesse de Charny*, chap. XXIX, p. 206-207.

Tout cela répond bien mal à la question posée, et y répond même apparemment à l'envers : hors des histoires qui la précèdent, l'accompagnent, la font apparaître, pas d'Histoire. Certains aiment répondre à côté, à contresens ; d'autres, non : ils y voient une impolitesse ou une incapacité, ou une exhibition de quelque chose d'intime qui leur échappe, ou tout cela ensemble. Je suis de ceux-là – et donc, à défaut de raconter ce premier moment où l'Histoire me serait apparue, je voudrais au moins tenter de dire pourquoi celui-ci n'existe pas, en envisageant une autre histoire que celle que l'on apprend à l'école, en tout cas quand on est enfant (les programmes ont peut-être changé : de mon temps, ils suivaient la chronologie et l'on ne rencontrait l'histoire récente que très tard).

Cette histoire récente avait indéniablement pour moi moins de réalité, moins de vie que la Révolution française racontée par Dumas : plus précisément, les événements historiques (je pense en l'occurrence aux guerres du ^{xx}^e siècle) n'étaient que des événements : indéniablement de l'histoire, bien entendu, mais il leur manquait quelque chose. Peut-être leur manquait-il du sens – et sans doute parce qu'il leur manquait d'être reliés à des personnages, à des passions, des désirs, des intérêts, des souffrances. À défaut de personnages, il y avait des personnes : mon grand-père, par exemple, qui avait fait la guerre de 14, ou mes parents, qui avaient connu la seconde guerre mondiale. J'ai entendu parler une fois des tranchées à pro-

pos de mon grand-père qui avait mal aux jambes, j'ai entendu ma mère parler de la différence entre les soldats de la Wehrmacht et les SS et de la différence, plus grande encore, entre les bombardements américains et les anglais, je me rappelle aussi qu'elle avait une voisine juive qui, un jour, a disparu, et je sais, non parce qu'il me l'a dit mais parce que c'est, si j'ose dire, de l'histoire, que mon père a été appelé au front en 40 et qu'il en est revenu très vite. Et tout cela ne fait pas sens, et se trouve comme séparé de ce qui est indéniablement de l'histoire. D'un côté, donc, les « sèches nomenclatures de faits », de l'autre, ce qui m'apparaissait comme des anecdotes ou des particularités familiales : autrement dit, de l'Histoire sans histoire, le cours d'histoire sans Dumas. Pas grand-chose, en somme.

Si j'avais vu alors *Les Sentiers de la gloire*, il est probable que le film m'aurait amenée à comprendre réellement que mon grand-père était dans l'histoire de la guerre de 14 – que, en lui, je pouvais voir et ressentir l'histoire. Non parce que la fiction serait la voie d'accès à celle-ci, mais parce que le personnage est, bien plus que la personne réelle, le support des émotions par où nous rencontrons vraiment l'histoire. Imaginer que j'aurais compris mon grand-père dans la guerre grâce à un film postule donc la nécessité d'un détour, mais celui-ci ne m'aurait donné rien d'autre (rien de plus, veux-je dire) que la possibilité d'atteindre la réalité de ce qui a été « par l'intermédiaire d'une image » – celle-ci étant, écrit Proust, « dans l'appareil de nos émotions, le seul élé-

ment essentiel ⁴ ». Ainsi une photographie du frère de ma grand-mère, où il porte un costume de militaire, m'apparaît-elle après coup comme incarnant davantage la guerre que mon grand-père : celui-ci, bien vivant, bien réel, n'était que partiellement, anecdotiquement en quelque sorte, celui qui avait fait la guerre ; celui-là, mort, et que je n'avais jamais connu, était tout entier dans cette photographie : comme un personnage de roman, il était une somme de « parties immatérielles, c'est-à-dire que notre âme peut s'assimiler ⁵ ». Cette possibilité d'émotion et de reconnaissance de la guerre dans un « personnage » (sans doute image de *mort à la guerre*, mais c'est, j'en suis presque sûre, une construction due à la réunion en un même corps de la mort et du costume militaire), elle est, je l'ai dit, reconstituée après coup, comme un exemple de ce qui, me semble-t-il, aurait pu être, mais qui a peut-être un peu existé tout de même puisque le souvenir de cette photo sur la cheminée m'est venu : quoi qu'il en soit de sa vérité, elle peut figurer une sorte d'équivalent pour l'histoire proche de ce qui s'est produit pour l'histoire plus lointaine. Pas seulement à cause du personnage qui se substitue à la personne réelle : aussi par cette autre émotion que donne la sensation du temps passé, rejoint comme tel dans le présent.

Le plaisir que j'évoquais plus haut du roman historique et du cours d'histoire que l'on peut

transformer en roman historique en y introduisant d'Artagnan et le Fouquet du roman est en effet paradoxalement analogue à celui de ce passé que, brusquement, l'on peut toucher du doigt : « Je vois les yeux qui ont vu l'Empereur. » Cette phrase, dont j'étais certaine qu'elle était dans la *Recherche*, lorsque le Narrateur rencontre la princesse Mathilde, nièce de Napoléon, j'ai mis un certain temps à la situer là où elle se trouve en réalité, au début de *La chambre claire*. Je voulais absolument qu'elle fût dans Proust parce que c'est une phrase qui résume pour moi la sensation de l'histoire telle que peut nous la donner un roman – et telle aussi qu'on peut l'avoir dans la vie, mais plus rarement, et de manière forcément plus limitée : et la vie, alors, est aussi étonnante qu'un roman. Cela voudrait dire que reconnaître l'Histoire au milieu des histoires en même temps que grâce à elles, c'est appréhender quelque chose qui *a été* et qui, d'une certaine façon, vit encore comme passé dans notre présent ⁶. Ce qui peut sembler être un truisme ou y conduire : les faits, événements, personnages historiques du passé qui ne seraient pas ranimés dans des romans, dans des films, dans certains livres d'historiens (car Michelet donne évidemment, tout autant que Dumas, cette sensation), n'existeraient tout simplement pas (on voit que le truisme s'aggrave d'une sorte de boultade « phénoménologique ») ; et ce qui pourrait

4. Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, édit. Jean-Yves Tadié, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1987, t. I, p. 84.

5. *Ibid.*

6. Roland Barthes dit bien mieux que je ne le fais le trouble lié à cette évidence du « ça a été », où il voit ce qu'il désigne comme « le noème de la Photographie » (Roland Barthes, *La chambre claire*, Cahiers du cinéma / Gallimard / Le Seuil, 1980, p. 120).

bien être également une erreur, puisque l'histoire du temps présent existe.

Elle existe, indéniablement. Mais comment la reconnaît-on quand on est enfant ? Hors de l'école, qui nous l'indique (aussi, donc, pour l'histoire contemporaine : même si, dans mon souvenir en tout cas, on n'étudiait celle-ci qu'assez tard, les deux guerres sont, on le sait sans les avoir encore vus, des titres de chapitres de manuel), et en l'absence de tout récit fait par quelqu'un qui a été dans l'histoire, récit par où s'introduirait donc la possibilité de toucher, sentir, voir le passé dans le présent, hors de cette distance en même temps préservée et abolie (que ce soit par le roman ou le film, ou par la métamorphose improbable de mon grand-père, avec sa moustache blanche et son chapeau, en personnage de la Grande Guerre), comment la perçoit-on, la devine-t-on ?

Pour les personnages, c'est-à-dire pour les personnes qui deviendront ou sont déjà des « personnages historiques », des expressions sont là (« entrer – ou rester – dans l'histoire ») qui nous indiquent que quelqu'un, un jour, pourra dire : « Je vois les yeux qui l'ont vu. » Mais la guerre qui est en train de se dérouler maintenant (dans mon enfance, la guerre d'Algérie), dont je sais qu'elle existe et qu'elle appartient à l'histoire (puisque les guerres, on le sait très tôt, sont par définition de l'histoire, constituent même apparemment toute l'histoire proche, et donc l'histoire présente, ce qui est un peu étrange quand on pense à l'histoire passée, laquelle est faite aussi d'autres choses), qu'est-elle exactement, où est-elle, on ne sait pas trop. On entend des mots étranges (le

« putsch » d'Alger : c'est un mot peu sérieux, mais on croit comprendre que la chose est grave) et des sigles que l'on mélange un peu, et qui se mêleront dans une scène collective : nous sommes au réfectoire, il manque l'eau sur les tables ; nous nous mettons tous à scander en chœur « OAS, FLN » (comprendre « On a soif, faites le nécessaire ») ; c'est d'une table d'élèves plus grands que la formule est partie, et nous la répétons sans savoir ce que signifient les lettres, et sans comprendre à quoi et à qui les sigles renvoient : étant donné qu'il y a trois lettres pour chacun des deux groupes et que ceux-ci représentent à ce moment-là la guerre d'Algérie, on imagine cette guerre un peu comme l'affrontement de deux équipes ennemies, ce qui va assez bien avec le mot « putsch ».

Il me faudra des années pour être émue et brutalement confrontée à la guerre qui était là, en entendant Juliette Gréco chanter « Je t'attends à Charonne » (chanson de Leny Escudero) : évidemment, la guerre elle-même était finie, les manifestations et les violences de la répression également, et Charonne, qui n'est pas « la guerre », ne permet pas de la comprendre. Mais c'était bien la guerre que j'entendais dans cette chanson, la guerre dont je comprenais après coup qu'elle avait été là sans que je le sache vraiment et dont j'éprouvai ce jour-là la sensation, la guerre avec tous ces morts (pas seulement ceux du métro Charonne) qui tout à coup avaient la même horrible réalité que ceux de 1793, ceux qui font souffrir physiquement Michelet lorsque, au sens le plus précis du verbe, il les évoque.